

DOUTES

379523

D'UN

*PYRRONIEN,*

PROPOSÉS

AMICALEMENT

A J. J. ROUSSEAU.

*Si foret in terris, rideret Democritus.*

HORAT.

*par C. Coste d'Arnobat.*



---

M. DCC. LIII,



# D O U T E S

D' U N

## P Y R R O N I E N .



PERSONNE n'ignore l'histoire de ce Fou célèbre, qui s'imaginoit avoir la propriété de tous les Vaisseaux qui entroient dans Athènes, chargés de richesses immenses. Ses amis, & des Médecins le guérirent de cette frénésie ; bien loin de leur en témoigner sa reconnoissance, il s'exhala en injures contre ceux qui venoient de lui enlever cette charmante illusion, puisque le bonheur de sa vie disparut avec elle.

Ne puis-je pas avec la même justice vous faire quelques reproches, ô Célé-

A

bre J. J. Rousseau ! J'ai eu jusqu'à présent la folie de penser que nous avions une Musique : sans examiner si elle étoit supérieure , je goûtois les douceurs de sa médiocrité. Toutes ces beautés que vous trouvez indignes du nom de Mélodie , me paroissoient le *nec plus ultra*. Quelle cruauté pour un Philosophe de venir m'arracher une si douce erreur ! votre Lettre m'a presque désabusé. Je commence à devenir sage , peut-être aux dépens de mes plaisirs. Que ne me laissez-vous l'agréable bandeau qui couvroit mes yeux ? hélas ! je préférerois les épaisses ténèbres qui m'envelopoient , au flambeau destructeur que vous venez de me présenter.

J'ai long-tems eu du goût pour la Musique Françoisise ; ne me soupçonnez pas de vouloir renouer avec elle , mais ne m'enviez pas le plaisir de me rappeler les momens délicieux qu'elle m'a fait passer ; je ne suis pas encore assez infidèle pour n'avoir point de remords.

J'avois il y a quelque-tems une maîtresse charmante , sa voix , & quelque morceau d'Opéra qu'elle chantoit avec art , lui affuroient de plus en plus la possession de mon cœur. Des jeunes gens jaloux de ma félicité me rapportèrent d'elle quelques traits de coquetterie qui la rendoit indigne de mes soins. Le premier mouvement de ma tendresse offensée, me fit croire que je ne l'aimois plus. Mais l'amour toujours industrieux me la représentoit dans un déshabillé galant qu'elle prenoit souvent pour me plaire. Jamais elle n'avoit tant d'appas que dans ce désordre enchanteur. Je me plaignois alors de son humeur volage ; l'intérêt du plaisir , plutôt que la satisfaction de la sçavoir fidèle , me rappelloit de loin dans ses chaînes. Je n'étois pas entièrement sûr de son inconstance ; mais , l'idée de ne plus la posséder , me tourmentoit cruellement. Des réflexions m'entraînérent à souhaiter de lui rendre ma tendresse, tou-

D O U T E S

te infidèle qu'elle étoit ; plutôt que de me résoudre à me priver d'une inclination qui faisoit mes délices. Je la vis. J'oubliai dans de nouveaux plaisirs les prétendus griefs dont on l'avoit chargée, & pour achever de me tranquilliser, j'appris bien-tôt après, sans le vouloir, qu'il est presque impossible de se détacher d'un objet, sur un rapport, quelque prouvé qu'il soit, dès que la nature & le sentiment parlent en sa faveur.

Je suis trop ami du bon goût, pour faire tomber cette comparaison, sur vos preuves de la *nihilité* de notre Musique ; votre système est trop bien établi, pour se refuser à l'évidence. Une chose cependant me donne droit de revenir sur votre décision ; c'est l'épigraphe de votre Lettre :

*Sunt verba & voces, pratereaque, nihil.*

Cette Sentence me parût d'abord une Satyre décidée de la Musique Françoisise. Je lus votre brochure avec cette volupté

D U  
que vos  
d'inspirer  
lieu à que  
Jacques  
qui ne t  
passables  
un trait  
ordinair  
tendoit  
nier ou  
de Mu  
Quoiqu  
du be  
gardi  
nos  
de f  
  
av  
s't  
M  
le  
t

que vos ouvrages ne manquent jamais d'inspirer. La lecture que j'en fis, donna lieu à quelques réflexions. L'illustre Jean Jacques Rousseau, me dis-je à moi-même, qui ne trouve aucune de ses productions passables, n'auroit-il point voulu, par un trait de cette juste modestie qui lui est ordinaire, nous avertir, qu'il ne prétendoit pas à plus d'éloges par ce dernier ouvrage, que par son ancien traité de Musique, & ses pièces de Théâtre. Quoique le vulgaire, accoutumé à trouver du beau dans les plus petites choses, regarde avec complaisance sa sortie contre nos Opéra; ce Philosophe voit du creux de son érudition, que ses argumens

*Sunt verba & voces, pratereaue, nihil,*

Oui, j'ai bien rencontré, m'écriai-je avec transport. Ce grand homme a voulu s'humilier. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que vous devriez avoir meilleure opinion de vous-même. Cessez de trouver de la médiocrité dans ce que vous

faites ; prenez garde que vous attaquéz toute la Nation : elle chérit vos ouvrages. Vous devez respecter ses goûts , sans examiner s'ils sont conformes au sens commun & à la justice.

Cependant accoûtumé à ne pas vous tromper , votre Epigraphe me revient sans cesse dans l'imagination. Quel tort aurois-je de penser sur cette brochure comme son célèbre Auteur ? N'est-ce pas un guide éclairé ? Cet examen joint à mon naturel vicieux , livre de terribles attaques à ma conversion ; nouvel Ixion , je tremble à tous momens de me rejeter entre les bras de la nuë. Achevez-donc , Grand Rousseau , de dissiper cette vapeur séductrice. Pouvez-vous me voir au bord de l'abîme ? sans me tendre une main secourable.

Je lis votre Brochure : je la trouve dictée par le bon sens & la modération ; il me semble que je suis convaincu ; mais cette maudite Epigraphe est toujours l'é-

cueil d  
se rall  
tout-à  
sonne

Je  
tiffem  
dont v  
en au  
vous  
de pe  
me c  
chau  
affai  
pass  
con  
l'au  
du  
lai  
ur  
fi  
d  
b  
P

cueil de mes lumières. Un feu mal éteint se rallume aisément. Je voudrois croire tout-à-fait. Permettez-moi donc de raisonner avec vous, Illustre Jean Jacques.

Je reconnois d'abord dans votre Avertissement cette conduite sage & prudente dont vous faite profession ; *il ne convenoit en aucun sens*, à un Philosophe comme vous , *de prendre parti dans une querelle*, de peu d'importance ; je vous aurois même conseillé en ami , de ne pas la réchauffer aujourd'hui , puisque vous avez affaire à des ingrats. La faction de l'année passée étoit divisée , dites-vous , *l'esprit combattoit d'un côté , & l'animosité de l'autre*. Vous ne voulûtes pas vous ranger du parti du premier , sans doute pour laisser à vos amis le plaisir de défendre une cause qui auroit cessé d'être problème, si vous aviez daigné l'entreprendre ; d'ailleurs vos brutaux adversaires auroient bien pû rallier toute la vigueur de la dispute contre un ennemi aussi redoutable



que vous ; & le respect dû à votre caractère n'auroit peut-être pas mis de bornes à leur fureur. Quelle honte eut - ce été pour la Philosophie ! Si son oracle s'étoit trouvé en butte à la vivacité de ses irrévérends Antagonistes.

Il étoit je crois inutile de prévenir le Lecteur sur votre sincérité. Chaque page de votre Lettre nous fait voir clairement que vous aimeriez encore mieux choquer toutes les bienséances , que de vous écarter de cette vertu ; c'est un système bien raisonnable.

J'ai eu une dispute fort vive avec un mauvais plaisant , qui vouloit m'assurer que cette phrase de votre Avertissement,

*J'avoüe que j'aurois fort mauvaise opinion d'un peuple qui donneroit à des chansons une importance ridicule ,*

prouvoit beaucoup plus contre vous , que contre la Nation. « Monsieur Rousseau, » me disoit , ce babillard , n'a pas pris garde qu'il traite lui-même la matière

D'UN PYRRONIEN.

» des *chansons* avec toute l'importance que  
» demanderoit la destruction d'un abus  
» pernicieux à l'État. Quelle *opinion* veut-  
» il donc que nous ayons de lui.

Vous jugez bien, mon cher Monsieur, que j'avois de trop bonnes armes pour ne pas anéantir ce futile raisonnement. Le docte Rousseau, lui répondis-je, ne s'est pas borné à attaquer la Musique Française en elle-même ; pour rendre son sujet *important*, & hors de sa propre maxime, il s'en prend à toute la Nation, il veut l'obliger à mépriser cette fausse *Méodie*, & dans cette idée il s'emporte contre tout le Royaume, avec sa franchise ordinaire ; c'est-à-dire, avec une fureur qui met assurément de l'importance dans sa matière.

Rien de mieux imaginé, que de commencer par voir si l'existence de notre Musique est réelle. Assurément il ne faut pas être Pyrrhonien pour en douter. Mais comment voulez-vous qu'une Nation,

qui a toujours pris le faux sur les Sciences & les Arts, chez laquelle ils n'ont jamais été en vigueur; ait eu assez de lumière pour s'appercevoir qu'elle n'avoit pas de Musique? Fonderoit-elle sa sottiperfuasion sur le Monologue de Jephthé, sur le sommeil d'Issé; sur cette prétendue tendre & fameuse Scene d'Atis & de Sangaride; sur le Temple du Destin dans Thetis & Pélée, & nombre d'autres. Il vous étoit réservé, sçavant Citoyen, de lever le masque de l'erreur; appuyés du suffrage de ceux que les François appellent grands hommes, pouvoient-ils ne pas se tromper?

Lully croyoit que nous avions de la Musique; il a même voulu s'aviser quelquefois de nous le prouver; mais vous paroissez, & la Musique s'évanouit. L'avantage est sûrement de votre côté; car je ne crois pas que les connoisseurs les moins éclairés puissent mettre en comparaison la Musique d'Armide, & celle

D'UN PYRRONIEN. 11  
du Devin de Village : ce parallèle atta-  
queroit la vraisemblance. On doit plutôt  
s'en rapporter à la décision d'un homme ;  
tel que vous , qu'à tous ces vains amas  
de Nottes de ce Ménétrier , qui avoit la  
manie de se croire Musicien ;

*Sunt verba & voces , pratereaque , nihil.*

*Les Allemands , les Espagnols , & les  
Anglois , dites-vous , ont abandonné le  
goût qu'ils avoient pour leur insipide Mu-  
sique , dès que l'Italienne parut ; le plaisir  
l'emporta chez eux sur la vanité.* Il faut  
que nous en ayons une dose bien forte  
pour la soutenir aux dépens même de  
nos amusemens. Nous sommes à même  
de nous corriger tous les jours , puisque  
nous avons de l'Italien à Paris : nous ne  
le faisons pas. Quelle opiniâtreté !

J'avois cru jusqu'ici avec tout l'Uni-  
vers que le François sacrifioit tout à ses  
plaisirs ; mais l'Univers & moi , nous  
nous sommes trompés. Ces même Fran-  
çois aiment mieux s'ennuyer à leurs Opé-

ra , que de convenir qu'ils ne valent rien. Ils poussent même le fanatisme jusqu'à remplir la Salle toutes les représentations. Peut-on soutenir ses préjugés avec plus d'entêtement ! En vérité je ne les aurois pas cru capables d'une combinaison de malice qui les gêne si prodigieusement. Grand Scrutateur des cœurs & Philosophe qui entreprenez avec tant de succès de corriger la nature humaine , & le sentiment , voudriez-vous m'apprendre pourquoi nous ne cédon pas au plaisir , comme les trois Nations dont je viens de vous parler. Vos ennemis ne manqueront pas de dire , que c'est parce que nous en trouvons un véritable dans la Musique Française. Continuez à la mettre à la coupelle de la raison , quoique vous n'approfondissiez l'examen que sur les règles , & que vous comptiez pour rien le sentiment qu'elle nous inspire ; je ne doute pas que vous ne réussissiez à nous convaincre.

Les Grands Hommes se plaisent quelquefois à laisser dans leurs écrits une certaine obscurité que les profanes ne sçavoient pénétrer. Voudriez-vous m'apprendre comment est-ce qu'on peut mettre une matiere à la coupelle de la raison, sans en approfondir l'examen?

Mon amitié m'engage à vous faire encore ici un reproche : *Je voudrois, dites-vous seulement, tâcher d'établir quelque principe sur lesquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, &c.*

Ne vous déferrez-vous jamais de cet excès de modestie que vous avez adopté. Ah ! mon cher, Jean Jacques, pouvez-vous vous imaginer, *que les Maîtres de l'Art, & les Philosophes, trouveront des principes mieux établis que les vôtres ; non, Monsieur, ils se rendront à l'évidence, puisque c'est vous qui prouvez. Votre discours sur les Sciences nous a pleinement convaincu, que les matieres les plus épineuses cessoient d'être suscep-*

12 D O U T E S

tibles de difficulté sous votre plume.

Je ne sçai pas, me disoit-on, quelle différence il y a entre *beautés réelles*, & *beautés de convention*, lorsque ces beautés de convention plaisent. La nature auroit-elle attaché le sentiment à certaines règles; & ne sçauroit-on prendre la liberté de se laisser toucher, sans examiner si les *beautés* de notre Musique ont une simétrie juste & compassée, il me semble que le cœur suffit, & que lorsqu'il est pénétré, ces mêmes *beautés* sont réelles, sans être régulières. Vous vous imaginez bien que je ne répondois point à ses Orateurs ignorans, & que je les renvoyois à votre Lettre.

Je suis aussi de votre avis pour le récitatif. J'aime bien mieux, dans un Opéra Italien, un Prince disgracié qui se plaint de ses malheurs en sautillant des éclats de voix, que les tons, majestueux, où irrités, d'un Amant dans un Opéra François; cette méthode approche bien.

moins de la nature que la première.

Si vous avouez que le *Compositeur* peut rendre la *profodie sensible*, elle est alors de pair avec celle qui seroit asservie à de certaines règles, puisque les règles de la profodie ne sont faites que pour nous en faire éprouver la sensibilité; en ce cas-là, les habiles Compositeurs qui posséderont leur langue, pourront conformer la Musique à cette sensibilité naturelle avec autant de succès, que si elle étoit régulière. Je me trompe peut-être. O! Grand Rousseau, éclairez-moi, je vous en conjure. Je ne marche qu'à pas tremblans dans une carrière que vous venez de remplir avec tant de gloire.

Nous sortons assurément de la nature en trainant quelquefois des syllables en longueur. Les Italiens ne donnent pas dans cet excès. Leur point d'Orgue surtout ne dure pas plus d'une minute. Ce n'est pas trop. Et quoique l'Acteur soit obligé de se tenir dans une attitude gênée, de peur que le mouvement du corps, ne



donne de la fausseté au ton , & d'ouvrir la bouche d'une façon désagréable ; il faudroit être bien difficile , pour trouver du ridicule dans ces endroits touchans.

Certains enthousiastes vous diront , peut-être , qu'il n'est pas nécessaire pour que notre Musique soit belle , qu'elle plaise à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays. Que si nous y trouvons de l'agrément , elle a rempli notre objet : qu'il seroit ridicule d'aller crier en Espagne , à haute voix , « Vous avez tort ; » Messieurs , de trouver vos Comédies charmantes , quoique vous vous y amusez beaucoup ; faites donc réflexion qu'elles sont irrégulières. Pour moi , qui connois le génie de ces Peuples , je me crois obligé de vous avertir de ne jamais entreprendre ce voyage pour corriger les Espagnols , & vouloir les empêcher de se divertir à leur Spectacle , votre zèle n'y seroit pas récompensé. Ces leçons deviendroient chez eux de telle importance , qu'ils

Qu'ils vous ôteroient la possibilité de les aller donner ailleurs. Et sans respect pour la pluralité des noms que vous prenez comme eux, mon très-cher Jean Jacques Rousseau de Genève; ces hommes peu éclairés vous feroient injustement repentir de votre bonne volonté. Ma Nation ne poussera pas sa colere jusqu'à ce point-là; &, malgré l'indignation, mal placée, que votre Lettre lui a inspirée, j'espère qu'elle respectera les lauriers dont vous êtes couronné par tous ceux qui ont le bon goût en partage.

Vous avez sans doute voulu prouvet par la Musique du Devin de Village, ce que vous dites si ingénieusement dans votre Lettre.

*Qu'on ôteroit à la Musique son caractère, en cherchant à rapprocher la nôtre de l'Italienne.*

On ne pourroit mieux réussir que vous l'avez fait. Il faut avoir toute votre Philosophie, pour faire un pareil sacrifice à

votre amour propre. Cessez de vous alarmer ; personne n'entreprendra de vous imiter , puisque nous avons vû que vous avez enlevé à notre Musique l'agrément que nous lui trouvions , en la faisant sortir du génie de sa composition. Quel désintéressement ! Vous seul êtes capable de ces traits héroïques.

C'est avec autant de raison que vous avancez , que nos Musiciens feroient *forts les doux , & doux les forts*. Il faut être Maître de l'Art comme vous , pour appercevoir des nuances qui ont entre elles une similitude si apparente. Votre Note sur-tout , m'a enchanté. Quelle indulgence de croire , qu'il n'y a peut-être pas quatre *Simphonistes François* , qui connoissent la différence de *piano & dolce*. Je crois fermement qu'il n'y en a pas un.

Me permettrez-vous de n'être pas de votre avis sur les mots de *rinsorzando* , *dolce* , *risoluto* , *congiusto* , *spiritoso* , *sostenuto* , *conbrio* , j'entens aussi-bien ces pa-

roles que si j'étois né à Naples, & je vous en donnerai, si vous voulez, la traduction françoise, aussi-bien rendue qu'en Italien. Le feu vous a emporté. Ou peut-être avez-vous voulu nous faire imaginer que vous ne sçaviez pas le françois. Il y a long-tems que nous sommes en garde contre ces sortes de plaisanteries de vôtre part, & nous sçavons ce que vous valez.

Je rougis de l'ignorance dans laquelle j'ai vécu jusqu'à présent. J'ai toujours cru les Musiciens de l'Opéra *en état de tirer des sons nets & justes*. Je voulus, d'après vous, soutenir à un de ces Messieurs, qu'ils ne sçauroient le faire; « Comment, me répondit le moderne Amphion, en courroux ! Adopteriez-vous le système offensant de Jean Jacques Rousseau ? Je crois que si nous sommes à peine dignes de jouer sur les tréteaux d'une guinguette, la Lettre peut servir tout au plus de provision de papier pour la beurrière.

Je me révoltai contre ce blasphémateur. Cependant, je lui représentai, en retenant ma colere, que, quoique vous vous fussiez lourdement \* trompé, en disant que notre Orchestre étoit vanté comme le premier du monde, & que le François le plus zélé n'a jamais donné dans cette erreur, il ne devoit pas se formaliser d'une phrase lâchée un peu inconsidérément, & que tout le monde n'adoptera pas, parce qu'il faut être aussi connoisseur que vous, pour porter les choses à une pareille extrémité.

Quant au mauvais goût dont vous accusez nos Ménêtriers, je ne fais pas difficulté de croire que la morale insinuante de votre Lettre les corrigera. Vous avez le talent de frotter de miel les bords du vase. Ils se trouveront insensiblement obligés de changer de sentiment, sans

\* Modestè, tamen, & circumspècto judicio, de tanto viro pronuntiandum est.

s'appercevoir que vous avez eu la moindre intention de les redresser.

Vos ennemis ne manqueront pas de remarquer aussi, que vous mettez tout l'avantage dans votre cause, souvent aux dépens de la vérité, vous nottez un morceau Italien, dont vous nous faites observer la rauque dureté.

*Chiama gl'abitator de l'ombre eterne  
 Il rauco suon de la tartarea tromba ;  
 Treman le spaziose atre caverne,  
 E l'aer cieco a quel romor rimbomba ;  
 Ne si stridendo mai da le superne  
 Regioni del Cielo il folgor piomba,  
 Ne si scossa giammai trema la terra  
 Quando i vapori in sen gravida serra.*

Vous ajoutez, que cette dureté de la dernière strophe, n'est point sourde, mais très-sonore, & qu'elle est pour l'oreille, & non pour la prononciation.

Ils pourront vous demander pourquoi vous ne citez pas aussi quelque morceau françois, où la dureté n'est pas davanta-

age pour la prononciation, que dans ces vers du Tasse. Quelques-uns me dirent qu'il n'y a pas plus de difficulté à prononcer ces paroles de la Cantate de Circé, composée par ce grand homme, dont vous soutenez le nom avec tant de gloire,

*Sa voix redoutable  
 Trouble les enfers,  
 Un bruit formidable,  
 Gronde dans les airs,  
 Un voile effroyable  
 Couvre l'Univers.  
 La terre tremblante  
 Frémit de terreur;  
 L'onde turbulente  
 Mugit de fureur;  
 La Lune sanglante  
 Recule d'horreur.*

Afin que ce passage de votre Lettre ne donnât point de prise sur vous, & pour être en état de mieux défendre votre cause; je lus ces vers à un Anglois qui ne sçait aucune des deux langues,

en adoucissant l'Italien autant que je pouvois, & donnant de la rudesse au François. Il m'avoüa qu'il ne falloit qu'*avoir des oreilles, & de la bonne foi*, pour convenir que ces vers n'étoient pas si rudes à prononcer que ceux du Poëte Italien.

C'est l'histoire de votre Arménien qui m'inspira l'envie de faire l'essai dont je viens de vous parler. J'ai eu la douleur de voir que le succès a été le même, puisque l'Anglois m'a prié instamment, si je voulois être de ses amis, de ne jamais lui lire des vers Italiens, où la rauque dureté se fit sentir de cette force.

Je vous rapporte ce petit incident entre nous. Je serois au désespoir qu'il fût public. On ne manqueroit pas de s'en prévaloir, aussi-bien que de celui que je vais vous communiquer.

Il me vint dans l'idée de consulter des oreilles neutres sur l'effet que pourroient occasionner les deux musiques. Je choisis pour cela un homme venu depuis



peu de jours du fond des déserts sauvages, de la Basse Navarre, son suffrage étoit affurément aussi solide que celui d'un Arménien. Je menai ce Huron entendre les bouffons Italiens. Il trouva cette Musique tout-à-fait défagréable : & ne pouvoit sur-tout écouter de sang froid la voix de cet Etre équivoque, qu'il disoit n'en être pas une. Mais lorsqu'il entendit ces glapiffemens aigus, il s'écria, transporté de fureur. *Maldita sea la alma d'el cabron cornudo.* Je l'appaisai en lui promettant une mélodie plus gracieuse.

Je fus ensuite avec lui à la représentation de Tiron & l'Aurore. A peine Geliotte eut-il chanté que cet homme se trouva pénétré d'un sentiment de plaisir qui ne lui permettoit que de respirer, les larmes couloient sur son visage, & l'Opéra fini, jeus toutes les peines du monde à le faire retirer.

Cet examen m'a allarmé ; car je crois que les Partisans de la Musique Française

ne manqueront pas de dire, que cette expérience prouve autant pour eux, que celle de l'Arménien pour vous.

J'ai vû avec douleur que vous ne vouliez pas parler de l'accent, croyez moi, Monsieur, faites nous un bon *in-quarto* sur cette matiere. Elle est pour le moins aussi vaste, que celle de cet Auteur charié, qui nous affuble à chaque instant de deux énormes volumes, d'un cahos d'histoires, dont il n'entrevoit pas lui-même la fin.

J'aime bien la Note où vous citez les Anglois comme une Nation neutre, lorsqu'il sera question de décider entre la France & l'Italie. Sur-tout si le *Milord Schafesburi* s'est exprimé aussi modérément que vous le dites, on ne scauroit l'accuser de partialité.

Sans doute que la première & la plus difficile de toutes les précautions, est d'être de bonne foi, & de se rendre également équitable dans le choix & dans le juge-

ment. Vous nous prouvez incontestablement la solidité de cette maxime.

*De tous ceux qui connoissent l'une & l'autre Musique, nul ne balance sur le choix.*

Voilà sans doute une proposition dictée par la vérité. Je ne doute pas que tous les connoisseurs de Paris ne se soient fait un devoir d'aller vous exposer leur sentiment ; j'ai été assez malheureux pour trouver beaucoup de Maîtres de l'Art qui ne pensoient pas comme vous. Mais quand vous seriez seul de votre avis, j'aime mieux me tromper sous vos ailes, que d'avoir raison avec toute la France.

Ma patrie ne sent pas comme moi tout le prix de votre possession. Le mérite a toujours des ennemis. On vous persécute à présent ; mais si nous avions le malheur de vous perdre, le voile tomberoit. Genève disputeroit sans doute vos cendres à Paris, comme les Villes de la Grèce se dispuoient la naissance d'Ho-

mete. Voilà de ces louanges surés, que vous seul pouvez vous flatter de partager avec ce grand homme.

La voix sonore, brillante, flexible, moëlleuse du Signor Manelli, nous fait voir clairement que toute voix est bonne pour la Musique Italienne; & quoique nos femmes aient pris la fuite la première fois qu'elles entendirent ce bouffon charmant, j'en attribue la cause à ce qu'elles n'étoient pas convenues de trouver sa voix belle.

Le Chant François exige tout l'effort des poumons, & toute l'étendue de la voix. Voilà une proposition qui porte ce caractère de franchise analogue à tous vos oracles. J'ai entendu jusqu'à présent les bons Musiciens François, répéter sans cesse à leurs écoliers, plus doux, ne forcez point, chantez sans gêne, rendez vos sons flexibles & coulans; mais ces gens-là ne sçavoient apparemment pas leur métier. Et Geliotte qui chante, à ce

qu'on dit, le françois, comme on doit le chanter, nous prouve assez par ses cris défagréables, qu'on ne sçauroit exécuter notre Musique sans pousser des hurlemens affreux.

Il faut donc *étudier le caractère de la Musique Italienne*, pour la trouver *pathétique & tragique*. Je croyois que les sentimens qui affectent réellement le cœur, ne demandoient pas à être réfléchis; & saisissoient naturellement.

On n'a pas besoin d'étudier le chœur de Jephthé qui commence par ces mots;

*Tout tremble, &c.*

pour le trouver *pathétique*; mais dorénavant je me donnerai bien de garde de me laisser pénétrer, & je retarderai les mouvemens de l'ame, jusqu'à ce que la réflexion l'ait mise en état de sentir.

Votre sçavante Dissertation sur l'Accompagnement, m'a sur-tout frappé. La seule chose qui m'embarasse, est, que je

N'ai jamais entendu à l'Opéra faire chanter à part, des Violons d'un côté, de l'autre des Flutes, de l'autre des Bassons, & que les Musiciens m'avoient toujours parû concourir ensemble à former un tout assez agréable. Quel étoit mon aveuglement ! Je vous proteste avec ma franchise ordinaire, qu'il ne m'arrivera plus de me laisser prévenir, fussent-ils autant d'Orphées.

Si j'étois François enthousiaste, célèbre Citoyen, je ne trouverois rien d'assez fort pour vous faire sentir, combien peu vous avez examiné la valeur de l'expression, en traitant de *sotises difficiles à supporter*, ce qui fait les délices d'une Nation qui vous paroît encore *barbare*. Mais, dans une cause aussi évidemment bonne que la vôtre, il faudroit être bien pointilleux pour disputer sur les termes avec un Genèveois.

Vous ne voulez pas que nous jugions de la Musique Italienne par les Intermèdes bouffons qu'on nous donne actuelle-

ment. Oserai-je cependant vous dire, Monsieur, qu'il y a dans les Intermèdes des morceaux aussi tendres que dans leurs Opéra ; nous pourrions donc asseoir un jugement assez solide de la Musique Italienne, sur ces mêmes morceaux ; comme, il me semble, qu'on pourroit juger à quelque chose près du génie de notre langue sur *l'impromptu de campagne*.

*Tout ce qui est hors de la nature ne touche plus* : cette Sentence nouvelle mérite d'être gravée en lettres d'or. Les Musiciens François s'en serviront contre la Musique Italienne. Mais que peuvent les raisonnemens de ces *barbares*, contre le Soleil de l'intelligence.

Je crains bien que vous n'obteniez pas du public la même indulgence, que vous attendez du particulier à qui s'adresse votre Lettre. *Vous espérez qu'il vous pardonnera la longueur*. Je soupçonne la Nation assez mal intentionnée, pour vous prier de ne plus pérorer si long-tems,

Sur des nouveautés d'importance, que vous croyez faire appercevoir ; mais auxquelles on a la malice de se refuser.

*O tempora ! O mores !* Grand Rousseau ! Que ditez-vous des blasphèmes dont j'ai à vous parler, & que cette phrase de votre Lettre me rappelle :

*Nous donnons par excellence le nom de monologue à ces traînantes & ennuyeuses lamentations.*

J'étois à une Représentation du Devin de Village, auprès d'un ignorant, qui entendait chanter ces paroles :

*J'ai perdu mon serviteur,*

s'écria tout-à-coup en colere : « dépêchez-vous de le retrouver, Mademoiselle Collette, & cessez de nous tourmenter si cruellement. » Cette époque douloureuse ne seroit-elle pas le fondement de ce que vous avancez avec tant de fermeté.

Vous prétendez que Lully a rendu ce morceau d'Armide :



*Achevons, je frémis. Vengeons-nous ; je soupire, par : Achevons, achevons. Vengeons-nous, vengeons-nous, quoiqu'on n'en convienne pas.*

Si le Musicien avoit fait cette faute, prouveroit-elle contre notre Musique ? N'auroit-il pas pû faire chanter : *je frémis*, sur un ton d'horreur : *je soupire*, sur un ton tendre. Il me semble que cela eût été facile, & que ce défaut attaque le Musicien, & ne sçauroit servir à constater la non-existence de notre Musique, qui est votre principe. *Baillez-moi votre avis là-dessus.*

J'ai long-tems hésité avant de terminer cette Lettre, aimable Jean Jacques, à vous faire part d'une aventure assez plaisante ; mais elle vous regarde de trop près, pour que mon amitié puisse résoudre à la passer sous silence.

Je me trouvai il y a quelques jours dans un Concert. Une Dame y chantoit quelques morceaux de l'Opéra d'Issé,  
avec

avec le sentiment & la délicatesse qui caractérisent ce sexe enchanteur. Transporté de plaisir, je voulus lui donner les louanges qu'elle méritoit ; elle me parut les recevoir assez froidement, & je vis dans ses réponses une confusion qui excita ma curiosité. Après l'avoir pressé avec tout le respect que je lui devois ; elle m'avoua enfin en soupirant, que vous étiez le sujet de sa mélancolie. J'aimois la Musique passionnément, me dit, cette femme charmante, mais j'ai lû ce matin une Brochure, qui m'a d'autant plus pénétrée, que mon cœur étoit vivement prévenu pour l'Auteur. J'avois vû au Louvre le Portrait du célèbre Rousseau : sa physionomie douce & séduisante, relevée par l'élégance de la parure, fit sur moi une impression, à laquelle mon amour propre m'empêcha de m'opposer. Je cherchai depuis ce moment toutes les occasions de rencontrer les yeux de mon vain,

queur. Je fréquentai l'Opéra avec plus d'exactitude. Il y étoit tous les jours. Je l'y voyois ; & mon goût se trouvoit flatté de la conformité. Je vivois dans la douce espérance qu'il aimoit autant que moi la Musique Françoisé. Ce surcroit de bonnes qualités me le représentoit encore plus charmant ; lorsque je lûs sa Lettre. Elle me causa une douleur des plus sensibles. Sa haine pour nos Opéra y paroît sous des expressions énergiques contre toute la Nation : il n'a pas même examiné qu'il attaque les Dames dans leurs amusemens. Que fera-cé de moi ? ajouta-t'elle , en sanglotant. Le cruel ne respectera pas davantage mes goûts. Toutes les Femmes de l'Assemblée joignirent leurs plaintes aux siennes. Je ne doute pas que si vous aviez été témoin de la douleur où elles étoient de ne pas penser comme vous , vous ne leur fissiez des excuses authentiques. Pour moi je goûtai dans ce-doux moment le plaisir flatteur

de s'empatiser avec ce Sexe adorable. Je n'avois pas lû votre Lettre. Et mon amour propre gaignoit à se voir soutenu par la délicatesse des Dames, qui ne se trompent jamais sur le goût : je fortis comblé de politesses, que la circonstance rendoit assez vives, pour me flatter beaucoup.

Résolu de vous donner un avis charitable, je craignois de vous accabler par le récit de cet événement ; l'avantage que vous pourriez en retirer, m'a délé. Livrez-vous à votre premier mouvement, Grand Rousseau. Rendez à nos Dames leur amour propre. Elles sont dignes de votre suffrage, que j'espère que vous ne refuserez pas de rentrer en grâce avec elles.

Ta grace est dans ton cœur, prononce  
elle t'attend. \*

Vous voulez ensuite leur faire sou-

Vous avez tort de dire que la Nation ne

32 DOUTES D'UN PYRRONIEN.

vent votre cour, elles sauront bien, aidées de ce juste ascendant qu'elles ont sur nous, vous engager à adopter leur finesse. Je crois que si vous écrivez alors une seconde Lettre, vous aurez la satisfaction de vous appercevoir, que (toute bonne qu'est votre dernière,) celle où vous faires leurs expressions, l'emportera sur l'autre, puisqu'elle aura l'avantage de joindre à votre solidité, ce tour agréable, ce goût épuré, & ce sentiment, qui fait leur appanage.

vous pardonnera pas; je la crois assez indulgente, pour avoir déjà oublié votre Lettre; on pardonne aisément à un coupable comme vous. Vos ennemis même, n'osent entrer en lice, quoiqu'ils ne cessent de crier, *que peut-on faire, contre une gueule comme celle-là?* Je que la jalousie, & leur impuissance leur mauvais propos.

